

La Vue d'en haut, de James Long Quand Vancouver prend l'eau...

Laurent Fadanni

Number 140, Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32419ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fadanni, L. (2008). Review of [*La Vue d'en haut, de James Long : quand Vancouver prend l'eau...*]. *Liaison*, (140), 40–40.

La Vue d'en haut, de James Long

— Quand Vancouver prend l'eau...



La vue d'en haut

Rachel Robillard et Samantha Madely

Crédit photos: Jæ Perez

LAURENT FADANNI

LA MÈRE, au centre de la scène, hagarde, esquissant avec peine un demi-sourire, les pieds dans l'eau. Le mari, en lambeaux, agenouillé devant deux pommes de terre. Le fils, les yeux injectés, la voix tremblante, revenant de nulle part. Sa compagne, névrosée, aux abois, serrant dans ses bras un bébé qui hurle dans un froid silence. Des ombres passent au loin, rôdent, à l'affût. Et la pluie, enfin. La pluie, le ciel indéfiniment gris, la chanson monotone et déprimante des gouttes qui n'en finissent pas de tomber. La pluie, hémorragie d'un ciel qui n'a pas pu — pas voulu — tenir ses promesses. Nous sommes le lendemain de ce qui aurait dû être une fête. Nous sommes à Vancouver. Nous sommes en 2010. Nous sommes en plein déluge.

Ainsi s'ouvre *La vue d'en haut*, de James Long, dans une traduction de Philippe Ducros, au Théâtre la Seizième, carrefour incontournable des arts de la scène francophone à Vancouver. Pour l'occasion, on retrouve sur les planches quatre comédiens (Joey Lespérance, Samantha Madely, Allen Morrison et Rachel Robillard) sous la direction de Craig Holzschuh, un habitué des lieux puisqu'il assure la direction générale et artistique du Théâtre la Seizième depuis 2001. Du 26 mars au 5 avril, ils ont joué en avant première dans sa version francophone cette pièce engagée et joyeusement catastrophique: sous l'effet de pluies diluviennes, les villas des quartiers chics de Vancouver se sont mises à glisser le long des pentes, transformant peu à peu la ville en une zone sinistrée. Et l'impensable arrive: les Jeux Olympiques sont purement et simplement annulés. Le marché de l'immobilier s'effondre, les investisseurs plient bagage, les débris des maisons transforment les plages en un chantier d'après-guerre. Et comme si cela ne suffisait pas, voilà qu'explose l'immense silo de la rive nord libérant tous les indésirables que la ville avait parqués lors de sa politique de nettoyage du centre-ville en vue des J.O. En quelques minutes sont déversés dans les rues junkies, prostituées et autres rebus de la société. Et tandis que les maisons continuent de glisser et les habitants de s'entretenir pour un bout de pain, on distingue entre deux averses sur un panneau détrempe: «Vancouver: The Best Place on Earth».

Avec une grande sagacité et beaucoup d'humour, le texte illustre différentes formes d'exclusion sociale propre à l'époque et au lieu, tout particulièrement à Vancouver. Le fait que l'auteur ait décidé d'ancrer localement sa réflexion (en témoignent les nombreux clins d'œil aux réalités de la vie vancouveroise) a pour effet de mettre le public aux prises avec une réalité qu'il ne connaît que trop bien, même si souvent il préfère l'ignorer: l'exclusion, l'isolement, la détresse. Si la pièce

traduit très justement les préoccupations des Vancouverois à l'approche de Jeux Olympiques l'auteur réussit cependant à dépasser le cadre temporel et local de l'histoire pour élever sa réflexion à un questionnement plus général sur l'homme et la société, donnant ainsi à la pièce une portée existentielle. Et même si le texte flirte par endroits avec le drame, sur un plan global il évite adroitement le piège du sentimentalisme et surtout du moralisme de circonstance. Au contraire, il y a quelque chose de joyeusement désespéré. À certains moments, l'on se croirait presque dans une pièce de Fernando Arrabal, théâtre panique, jubilatoire, monde où l'absurde et la bouffonnerie dansent côte à côte en se frappant la panse.

Malheureusement, serait-on tenté de dire, il en va tout autrement du rendu théâtral qui, à bien des égards, dessert la force tragi-comique du texte. Dès les premières répliques, ce qui s'annonçait sur papier comme une satire haute en couleurs se révèle assez monotone et verse rapidement dans le drame. Est-ce le jeu surconstruit des comédiens, un certain conventionnalisme dans la mise en scène, un manque d'originalité dans la scénographie ou bien, enfin, le ton qui hésite entre la farce caricaturale et le drame sentimental? Si d'une manière générale la mise en scène déforce la portée subversive du texte en lui ôtant sa dimension cynique et absurde, la pièce conserve cependant ses petits moments de grâce et d'humour, notamment grâce au duo cocasse que forment Allen Morrison et Rachel Robillard dans le rôle des parents. La dose de folie et de désespoir comique qu'ils insufflent à leurs personnages vient égayer le jeu très (trop?) réaliste de Joey Lespérance et Samantha Madely. Au final, une performance inégale et un peu fade pour un texte pourtant plein de promesses.

C'est donc avec un goût doux-amer que l'on ressort de la salle. Devait-on rire ou bien pleurer? Était-ce une farce, une fiction dramatique, rien de plus, ou le miroir d'une réalité sociale? Était-ce pure fantaisie ou anticipation à peine caricaturée d'un futur proche? S'il vous arrive de vous promener dans Gastown, poussez la marche deux pâtés de maisons plus loin, rue Hastings. Le changement de décor est brutal. Vous êtes dans la décharge sociale. Deux rues, deux mondes et un rideau d'indifférence. À quand de vrais acteurs dans le théâtre de la vie? ■■■

Poète belge, né en 1976, fêru d'Arts Premiers, de littératures anciennes et de théâtre physique, Laurent Fadanni réside depuis 2004 au Canada où il travaille comme professeur de français.